

on *Supplementa Grumentina*, which will be a more appropriate place to go further into these issues. – In conclusion, I can only agree with the evaluation of my highly esteemed and good friend Heikki Solin: “l’autore ha fatto in sostanza un buon lavoro” [p. 13] and “E infatti sarà difficile trovare delle lacune” [p. 10] (when Solin writes that he cannot add anything to the prosopographical data of the individuals, this is a huge compliment indeed). In fact, this work can and should be the starting point of a plethora of studies (why not MA dissertations?) on matters as diverse as multilingualism in Lucania (witness the remarkable preference for Greek in Velia, and the rare Oscan testimonies all around); religion, priesthood and identity; women; institutions; slaves; links with the imperial house – to name only a few possibilities. As for Solin’s concluding remark: “Quest’ opera quindi segna l’inizio di un promettente percorso in cui l’autore sempre più s’impadronirà dei segreti del mestiere di antichista.” I would confirm that Sansone is indeed more than well on his way – this work is a truly outstanding example of epigraphical, historical and philological mastery in the full sense of the word. I add two suggestions, which do not relate to Sansone himself. To the publisher Edizioni Quasar: please provide an electronic version of this book too. Much as we need beautifully printed books, consultation of this work would be enhanced by a searchable digital version. And to fellow-epigraphists: please consider, even if only provisional, announcements of your new epigraphical finds. Don’t let historians wait for years to share your treasures. Again, this does not take away the everlasting need for good and proper critical editions/ commentaries in book or article form. Christian LAES

Bruce Vivash JONES, *The History of Veterinary Medicine and the Animal-Human Relationship*. Great Easton, 5m Books, 2021. 1 vol. relié, 24,5 x 17 cm, XIX-580 p., 16 pl. Prix : 85 £. ISBN 978-1-78918-118-0.

Contrairement à l’histoire de la médecine antique, celle de la médecine vétérinaire ne connaît pas encore de synthèse satisfaisante. Le vétérinaire anglais Bruce V. Jones, déjà auteur de plusieurs articles d’histoire de la médecine vétérinaire, a souhaité combler cette lacune. Son histoire mondiale de la médecine vétérinaire, de l’Antiquité à nos jours, regroupe les traditions et les pratiques de tous les continents, Amérique, Asie, Afrique, Australie, avec une place particulière pour le bassin méditerranéen, d’où viennent les textes les plus anciens, et pour l’Europe, où est née la médecine vétérinaire moderne. L’auteur suit la voie qu’ont ouverte un certain nombre de vétérinaires, comme E. Leclainche, F. Smith, D. Karasszon et R. E. Walker (bibliographie p. 5-7), dont les travaux sont maintenant dépassés. L’ouvrage se divise en deux ensembles distincts, comme le suggère le titre : une première partie historique, par région et par période (Chapitre 1. « Égypte, Mésopotamie, Levant et Perse », 2. « Culture grecque », 3. « Carthage », 4. « Empire romain », 5. « Empire romain d’Orient », 6. « Développements médicaux et vétérinaires islamiques », 7. « Asie de l’est », 8. « Asie du sud », 9. « Amériques », 10. « Australasie », 11. « Afrique ») ; cette partie est complétée par un ensemble sur le développement moderne de la discipline en Occident (12. « Moyen Âge et Renaissance », 13. « Bases scientifiques de l’évolution », 14. « Création des écoles vétérinaires », 15. « Arrivée de la médecine vétérinaire en Amérique du nord », 16. « Du XIX^e au XXI^e siècle ». La deuxième partie (chap. 17 à 26) se focalise au

contraire sur chaque animal dans sa relation avec l'homme : biologie, histoire de sa domestication, sources de notre documentation (rappels de la première partie), relations avec l'homme, relevé des épizooties. Tous les animaux domestiques semblent concernés : dans l'ordre, équidés, bovins, caprins et ovins, porcins, chiens, chats, volaille, camélidés, et même les animaux aquatiques, murènes, grenouilles... Les maladies des animaux font l'objet d'un tableau nosologique et de l'historique de la découverte de leurs causes et de leur traitement (ex. p. 330-331). L'ouvrage se termine par trois appendices : le premier propose quelques réflexions sur la zoopharmacognosie, l'automédication animale (p. 551-554), le second recense les principales publications vétérinaires en anglais (p. 555-565), le troisième propose une chronologie mondiale des auteurs vétérinaires (p. 566-572). Un rapide index anglais termine l'ouvrage. Le public visé est non spécialiste de l'Antiquité, puisque les chapitres de la première partie commencent par rappeler le contexte historico-culturel et le développement concomitant de la médecine ; en revanche les maladies des animaux sont supposées déjà connues du lecteur. Chaque chapitre se termine par une bibliographie en langue anglaise. L'auteur, qui est vétérinaire, apporte son expertise sur les maladies des animaux, en se servant des termes modernes (en anglais) qu'il fait coïncider avec les noms anciens ou étrangers (par exemple *craurus* (*sic*) dans Aristote = Contagious bovine pleuro-pneumonia, p. 343). Pour faire cette synthèse, l'auteur a dépouillé une bibliographie secondaire impressionnante, elle-même synthétique de chaque région et chaque époque, et a cherché pour chaque animal, dans les annales depuis le Moyen Âge jusqu'à l'époque moderne, les événements importants ayant affecté les animaux dans tous les pays. C'est donc par le côté vétérinaire que cet ouvrage est le plus intéressant. On y apprend que la podagre des bœufs chez Aristote est la fièvre aphteuse (p. 63), la fièvre caprine chez Varron la brucellose (p. 79), le *morbus alienatus* de Végèce [II, 87] un anthrax (p. 344). Sa démarche se fonde sur le diagnostic rétrospectif (souvent à partir d'un seul symptôme ; les textes antiques ne sont pas cités), et la science antique est évaluée à l'aune des connaissances modernes, sans tenir compte du genre littéraire : Virgile, Pline, Galien et Élien sont examinés côte à côte comme autant de sources scientifiques modernes (p. 79-86). Il est donc possible d'identifier l'épizootie du Norique (un anthrax, p. 80 et p. 344), la cinquième plaie d'Égypte (p. 34, un anthrax), la sixième, un anthrax aussi (p. 344). L'auteur hérite de la vision progressiste de l'histoire de la discipline que l'on trouvait déjà chez les autres historiens vétérinaires modernes. Le progrès, forcément orienté à la hausse, est empêché par la religion (p. 33, 38, 97), la superstition (p. 98), la mort de Galien (p. 98) ou le méthodisme (p. 104). Cette idée en réalité simpliste d'un progrès qui mènerait doucement vers nous est un présupposé méthodologique implicite qui n'est jamais examiné ; elle ne pourrait se fonder pourtant que sur une chronologie irréprochable, qui est loin d'être acquise pour l'Antiquité ; de plus, la place et la définition de la « religion » en matière vétérinaire n'est jamais interrogée ; la médecine dite « magique » a pourtant fait l'objet d'un certain nombre de réflexions (e.g. Nicoletta Palmieri, *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale : aspects historiques, scientifiques et culturels*, Saint-Étienne, 2003 ; Jacques Jouanna et Michel Zink, *Hippocrate et les hippocratismes : médecine, religion, société*, Paris, 2014). Les auteurs antiques sont donc classés selon une échelle de valeurs fondée sur l'approche scientifique moderne. Paradoxalement (mais il s'agit encore d'une idée reçue dont l'auteur n'a pas vu la contradiction avec la précédente), l'Empire romain a de moins

bonnes connaissances vétérinaires que le monde grec avant lui (p. 321), même s'il reprend leur expertise (p. 69) ; « les Romains déplorent leurs mauvaises pratiques vétérinaires » ; heureusement, la période byzantine viendra de nouveau montrer le chemin (p. 69). C'est le côté philologique de l'ouvrage qui laisse le plus à désirer pour les antiquisants. À cause de la rareté des notes, certes habituelle dans un ouvrage de vulgarisation, il est impossible de trouver la référence des textes que l'auteur évoque rapidement à l'appui de ses interprétations nosologiques. On regrettera les coquilles dans les mots latins et les noms propres : il faut rétablir *cyathiscus* p. 61, *Paxamos* p. 65, *iucunde* p. 76, *Epictetus* p. 84, *Hermerius* et *purgatio capitis* p. 93, *Incitatus* et *iumentarius* p. 99, *Ramayana* p. 177, *alienatus* p. 344. Le nom de l'hippiatrie en latin, *mulomedicina*, a donné lieu à un contresens : il ne s'agit pas de médecine des mules (p. 94, 99), mais de médecine des équidés en général ; Végèce ne s'intéresse pas aux mules dans sa *Mulomedicina* (p. 320), mais aux chevaux de course et aux chevaux de l'armée. L'auteur n'a pas vérifié lui-même les textes qu'il citait de seconde (voire de troisième) main : p. 91, la cigogne de Pélagonius 18 (*ciconia*) dont les cendres soignent une maladie qu'il identifie comme étant l'anthrax, devient un cygne (*swan*). Le plus contraignant, dans ce travail qui veut montrer la médecine vétérinaire en progrès, sont les erreurs chronologiques. La datation des auteurs vétérinaires antiques est une chose complexe, mais elle a été récemment très débattue et certains points sont maintenant considérés comme acquis. Apsyrtus n'est pas un auteur du IV^e siècle après J.-C. comme indiqué p. 89 (voir A.-M. Doyen-Higuet, *LEC* 87 [2019], p. 351-409), ni Eumélus, qui lui est antérieur, du III^e siècle (p. 88) ; Pélagonius n'est pas du V^e siècle (p. 90 ; voir l'introduction du volume CUF). Je ne comprends du reste pas comment Columelle (dont les dates seraient 4-70, p. 81) peut citer Gargilius Martialis que l'auteur situe au III^e s. (p. 87). Ces erreurs viennent du XIX^e s., où l'on considérait que le *CHG* regroupait des auteurs des IV^e-V^e siècle, et que Pélagonius latin était une traduction de l'original grec contenu dans le *CHG* – c'est en réalité l'inverse. L'époque d'Hippocrate le vétérinaire n'est pas connue non plus ; il ne peut donc appartenir à une « byzantine school » dont on se demande d'ailleurs ce qu'elle désigne (p. 91). Le Bassus cité par Hiéroclès (p. 96) n'est pas Cassianus Bassus des *Géoponiques* (voir A.-M. Doyen-Higuet *LEC* 70 [2002], p. 32). Il est vrai que la situation de ces auteurs est particulièrement complexe, du fait qu'ils ne sont conservés qu'au sein de plusieurs collections (*CHG*, *Géoponiques*, *Mulomedicina Chironis*) ; mais elle a été récemment éclairée par les ouvrages de synthèse de J. N. Adams, *Pelagonius and Latin Veterinary Terminology in the Roman Empire*, Leyde – New York – Cologne, 1995, d'A. McCabe, *A Byzantine Encyclopaedia of Horse Medicine*, Oxford 2007 – que l'auteur a pourtant lus –, et A.-M. Doyen-Higuet, *L'Épitomé de la Collection d'Hippiatrie grecque*, Louvain-la-Neuve, 2006, qu'il n'a pas lue. Ce désir d'identifier à tout prix les auteurs, même les plus mystérieux, conduit B. V. Jones à adopter la conjecture de Hausmann et Jöchle (p. 57) qui, parce qu'ils ont cru reconnaître la fameuse caverne sur le mont Pélion, font de Chiron un personnage historique de l'époque mycénienne, dans une perspective ouvertement évhémériste (« The Discovery of Chiron's cave, a Prehistoric School of medicine for Animals and Humans », *Veterinary history* 29 [1988]). On regrettera donc pour finir que l'information philologique trop ancienne de l'auteur et la méconnaissance des sources directes oblitère un travail considérable, d'autant que ce genre d'ouvrage est attendu par tous les historiens des sciences. Valérie GITTON-RIPOLL